

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 42, numéro 2, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103822ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103822ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1974). Pages de journal. *Assurances*, 42(2), 158-171.
<https://doi.org/10.7202/1103822ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

1er janvier 1973

158

Ce matin, lendemain de la Saint-Sylvestre, je tourne en rond; je me sens le cerveau vide et le caquet bien bas, malgré la fête. Heureusement, nous irons tout à l'heure chez Alice et Jacques, qui nous reçoivent en reprenant la fonction de l'aîné, qui se perpétue à travers les générations : ma mère ayant cédé la place à ma sœur. À sa mort, nous lui avons succédé à Noël et au Jour de l'An, puis à Noël seulement. Recevoir quinze personnes est devenu une charge lourde pour Germaine. À Noël, il est vrai que N., cuisinière itinérante, est venue à la rescousse. L'avant-veille, elle avait préparé le foie gras et le coq au vin logé dans une lèche-frite enfouie dans la neige après son départ, alors que ma femme s'occupait des desserts traditionnels : gelée au vin, mousse de fraises et toutes ces friandises que la grand-maman prépare quelques jours à l'avance comme des pâtes d'amande en forme de petits fruits, des dates fourrées, des gaufrettes et des macarons. Tout cela est dans la tradition. Mais comme on est loin des habitudes et du cadre d'autrefois ! De domestiques et de cuisinières groupées dans des cuisines face à l'âtre de pierre, il n'est plus question. N. arrive la veille et repart dans sa voiture. Entre-temps, elle prépare des plats qui se réchauffent ou se cuisent facilement. Le secret c'est de faire bon tout en simplifiant les choses. Une ou deux surnuméraires viennent servir le repas. Ce sont elles qui, maintenant, fixent le jour du dîner. À tel point qu'avant de recevoir chez soi, il faut s'entendre sur la date, les invités tenant un rôle relativement secondaire, puisqu'ils seront toujours prêts à venir devant la perspective d'un bon repas et d'hôtes souriants.



Vu récemment dans la *Montreal Gazette* une caricature bien amusante. Elle représente Monsieur Heath jouant, sur le cor, « Rule Europa », au lieu de « Rule Britannia », alors que sur le mur, dans un cadre, la Reine Victoria essuie une larme. L'Angleterre vient d'entrer dans le Marché Commun. À sa manière, le caricaturiste le rappelle avec humour, en évoquant le souvenir de Victoria, reine de Grande-Bretagne, mais aussi chef d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait pas. Churchill

n'a pas voulu présider à son démembrement. Mais malgré cela, il s'est effrité. Et John Bull s'est tourné vers le continent qu'il s'employait à diviser au XIX^e siècle, mais auquel il lui faut maintenant s'allier bon gré, mal gré.

3 janvier

L'entrée de l'Angleterre dans le Marché Commun est pour nous un événement de la plus grande importance, au point de vue économique. Souvent, dans son histoire, l'Angleterre, avec beaucoup de pragmatisme, a jugé qu'il était dans son intérêt de s'éloigner ou de se rapprocher de ses colonies ou de l'Europe. Ainsi, dans la première partie du XIX^e siècle, elle a supprimé les *Corn Laws* et les avantages douaniers accordés jusque là à ses colonies. À l'aube de la révolution industrielle, c'était une bonne affaire pour ses importateurs puisque le libre échange ouvrait toutes grandes les portes du pays. Pour les établissements de l'Amérique du Nord, c'était un dur coup, dont ils se remirent, cependant. Après 1867, le Canada nouveau sentit le besoin de protéger son industrie naissante contre les voisins du sud : ce fut l'origine de la politique nationale, instaurée par John A. MacDonald après 1878 et appuyée par le marquis de Lorne, qui voyait très bien ce que coûtait la concurrence américaine à l'industrie du Canada. Il savait aussi que le pays avait besoin de ressources pour résoudre les problèmes qui se posaient, dont la politique ferroviaire était le plus urgent et le plus coûteux. Malgré les clameurs de l'autre côté de l'eau, la politique nationale fut appliquée. Pour la rendre moins difficile à accepter par le *Colonial Office*, MacDonald imagina des droits préférentiels pour la Grande-Bretagne et, plus tard, pour les pays de l'Empire. Ce fut l'origine de ce qu'on appela la politique de préférence impériale. Pendant longtemps, elle servit bien les intérêts de la Grande-Bretagne et les nôtres puisque ainsi ses exportateurs et les nôtres bénéficiaient d'un régime douanier privilégié, dont l'importance pour nous devait aller décroissant, tout en gardant une valeur indéniable. La Grande-Bretagne, n'était pas, en effet, notre premier client, mais assurément notre deuxième, même s'il était loin derrière les États-Unis.

159

Tout cela va devoir être repensé au prix d'un gros effort.

On ne peut reprocher à l'Angleterre d'avoir voulu se joindre au Marché Commun, tant il était devenu urgent pour elle de faire quelque chose, face à ces pays que la création d'un grand ensemble avait favo-

risés, alors que son économie peinait loin derrière. L'Angleterre croit maintenant à l'avenir économique du Continent, alors que jusqu'ici elle avait toujours repoussé l'idée d'une collaboration possible avec les *frog eaters* et autres bipèdes de la terre ferme, de l'autre côté de l'eau, sauf pour les opposer les uns aux autres. Il faut l'admettre comme un fait essentiel, même si on en garde un peu d'amertume. Une fois de plus, l'Angleterre considère son intérêt immédiat; ce dont on ne peut la blâmer. En effet, encore plus que les individus, les pays ne doivent-ils pas agir d'abord dans leur intérêt quand l'économie atteint ou est menacée d'atteindre le point de crise ?

Une leçon, s'il en est une, à tirer des événements, c'est que le sentiment ne doit pas être une ligne de conduite dans les relations entre pays, même faisant partie du Commonwealth. Agir autrement n'est que faire montre de faiblesse, d'une grande naïveté ou d'une absence totale de sens pratique.

Pour nous du Canada, il ne reste qu'à nous organiser autrement. Ce qui est déjà partiellement fait, tout en notant qu'on ne se débarrasse pas en un instant d'orientations séculaires.

7 janvier

Un jour d'avril, il y a quelques années, je suis allé me reposer aux Bermudes. Germaine et moi habitons à deux ou trois milles de Hamilton, dans un hôtel démoli depuis et reconstruit. Cher, beaucoup trop cher, il avait un certain charme, car il était entouré de fleurs, d'arbustes et d'arbres tropicaux, admirablement colorés. Il était grand temps qu'on le remplaçât par un autre, car la plomberie était rouillée et bruyante à certains moments du jour et les fenêtres cognaient au vent, le soir. Seuls sauvaient les apparences les rideaux de couleurs vives et les housses de cretonne, qui revêtaient des fauteuils encore solides mais remontant semble-t-il, à la jeunesse de Victoria, princesse, puis jeune reine d'Angleterre et d'autres lieux. Dans l'ensemble, l'hôtel avait cette allure et cet inconfort qui caractérisent le style *Old England* un peu délabré. Aussi, ne pensais-je qu'à en sortir dans un petit bateau à moteur qui faisait escale le long des îles. On ne peut être constamment à faire la navette entre deux embarcadères. Aussi, un jour, ajoutai-je, parmi les plaisirs et les jeux de l'endroit, une visite à la bibliothèque de Hamilton, logée dans la maison d'un huguenot du nom de *Perrot*, venu

s'installer dans l'Île après la révocation de l'Édit de Nantes au XVII^e siècle. L'endroit était bien agréable, du fait de la maison d'abord, puis des pelouses, des fleurs extrêmement colorées, de la variété et de la somptuosité des arbres qui l'entouraient. C'était un cadre bien plaisant, dont je devins le commensal, dès que je découvris son existence et, surtout, à partir du moment où j'y trouvai la trace des huit rebelles de 1838, exilés dans l'Île, ce qui leur évitait l'échafaud. Parmi eux, il y avait Robert Shore Milnes Bouchette, fils d'un bureaucrate attaché par toutes ses fibres à la Couronne et à ses fonctions d'arpenteur général du Canada.

Laissés en liberté dans l'Île, les exilés y étaient arrivés après vingt-et-un jours de navigation à bord du *Vestal*. On les avait confiés au capitaine, un jour de juillet, à la sortie de la prison située au pied du courant, là où plus tard on remplaça les prisonniers par des bouteilles de vins ou d'alcools, captives moins turbulentes, venues d'Écosse, d'Angleterre ou de France et rangées bien soigneusement sur des tablettes de bois ou de métal, en attendant qu'on les livre aux assoiffés du lieu.

À Hamilton, les Canadiens étaient logés dans une maison située sur une des collines et à qui on donnait le nom d'*Exiles' Cottage*. Au début, on les regarda avec un peu de méfiance, puis on les accepta comme d'autres hommes à qui on demandait quelques services à l'occasion. C'est ainsi qu'à la Cathédrale on les retrouve dans le chœur de chant. « *They are remembered*, note un écrivain local, *for their beautiful voices as they sang at Devonshire Church services* ». Comme est amusant ce rappel du talent de ces sombres conspirateurs, qui consentent à s'allier aux chantres locaux, fidèles serviteurs de Victoria Regina, pour chanter les mérites du Seigneur.

S'ils ne devaient pas quitter les Îles, les rebelles impénitents avaient toute liberté d'y circuler. Ils n'hésitèrent pas cependant à revenir dans leur pays, malgré la clémence du climat bermudien quand on accorda l'amnistie. Il y avait là Wolfred Nelson, Robert Shore Milnes Bouchette, Bonaventure Viger, Léon Marchessault, Alphonse Gauvin, Toussaint Goddu, Rodolphe Desrivières, et Luc-Hyacinthe Masson.

Ils partirent un jour pour retrouver leurs familles et le froid, la tempête et les chaleurs extrêmes de l'été.

Robert Shore Milnes Bouchette a laissé des *Mémoires* que son fils Errol publia dans la *Revue Canadienne*, longtemps après. Malheu-

reusement, il y est peu question du séjour à Hamilton. Il y avait là un épisode qui a paru sans doute bien peu intéressant au mémorialiste, après les événements auxquels il avait pris part, lui ex-officier de Sa Majesté, dans les circonstances que j'ai tenté d'expliquer dans une étude consacrée à son père Joseph Bouchette, géographe, arpenteur et fidèle sujet de la Couronne d'Angleterre.



162 Ce qui me gêne un peu, c'est que dans une de ses lettres, Julie Bruneau-Papineau a prêté l'intention à R. S. M. Bouchette de se remarier avant de partir pour Hamilton. Il épouse la fille de Berthelet écritelle. Or, il n'en est pas question dans les *Mémoires* publiés à la fin du siècle. Serait-ce un commérage, un potin comme on devait les pratiquer dans la bonne ville de Saint-Hyacinthe, à une époque où les *mass-média* n'étaient ni bien renseignés, ni très répandus. Il est vrai qu'à cette époque on trouvait une joie délicate à l'échange de correspondance. On écrivait beaucoup et de façon vivante, même si, à certains moments, on écorchait l'orthographe et la langue elle-même.



Certains insurgés furent pendus haut et court. D'autres furent exilés en Australie; ce qui était bien pire que de l'être aux Bermudes. Un livre récent rappelle leur séjour à Sydney. On ne les reçoit pas de la même manière. Comme le raconte Robert-Lionel Séguin dans la préface, « les autorités australiennes ne s'empressent pas d'accueillir ces déportés politiques que l'on dit criminels. Durant les pourparlers qui précèdent le débarquement, d'aucuns proposent même de les envoyer à l'Île Norfolk, située à une centaine de milles de Sydney. C'est une colonie pénitentiaire aussi redoutable qu'infecte. Finalement, la majorité opte pour l'établissement de Long Bottom. Dernière humiliation. Avant que les prisonniers quittent leur cachot flottant, on a soin de prendre de la peinture pour tracer le cigle L. B. sur la poitrine et les habits de chacun d'eux. » Ce que l'on publie maintenant sous le titre de *Journal d'Exil*, c'est la vie que mène François-Maurice Lepailleur en Australie. Le *Journal* note les événements de tous les jours, dans une langue et avec une orthographe phonétique qui force le lecteur à lire le texte à haute voix pour le comprendre.

A mon avis, les souvenirs de Lepailleur méritaient tout au plus une fiche dans une bibliothèque et un texte polycopié, permettant aux cher-

cheurs tenaces et curieux de s'y référer. Que me chaut de savoir de François-Maurice Lepailleur que « le jeudi le temps était orageux » même si le mémorialiste s'exprime ainsi : « jeudit. t. aurageux se soire ». Cependant, la présentation de Robert-Lionel Séguin vaut qu'on s'y arrête.



8 janvier

Déjeuner, il y a quelques jours, dans la salle à manger du haut personnel à la Banque Royale du Canada. Elle est au quarante et unième étage du *cruciforme*, cet immeuble en forme de croix, bâti au-dessus des lignes des Chemins de fer Nationaux, vaste trou dans le sol qu'on a chapeauté un jour en laissant les rails remplir leurs fonctions, tout en supprimant leur laideur. Un Israélite américain s'est quasi ruiné, en construisant l'immeuble parce que les quarante-deux étages s'ajoutaient à trop d'autres immeubles construits en même temps, un peu partout en Amérique. Une grande compagnie d'assurance est venue à la rescousse, puis la B. R., aux ressources énormes, en a profité pour s'y loger et pour y attirer d'autres mastodontes: conglomerats nationaux ou entreprises multinationales. L'immeuble fut en quelque sorte l'abcès de fixation, qui entraîna la montée en flèche des grands ensembles qui entourent maintenant la Cathédrale Marie Reine du monde. Conçue par Mgr Ignace Bourget pour être un symbole de la foi en Amérique et un témoignage rendu à la suprématie de Rome, l'église n'est plus guère qu'un temple écrasé par son entourage et ramené aux proportions que la Religion a prises — hélas — dans une société contestataire, prête à tout démolir et à laquelle Vatican II a laissé tous les espoirs. Sur leur socle, John A. MacDonald et Wilfrid Laurier assistent à tout cela en témoins impuissants ou indifférents, depuis qu'on les a coulés dans le bronze et mis en face ou à côté de leur ami ou adversaire qui maniait l'anathème comme d'autres le goupillon.

163

Le déjeuner fut très agréable, même s'il n'était pas entièrement désintéressé, la chère étant bonne et le paysage splendide du haut de cette tour qui surplombe la ville.

13 janvier

Dans *Québec-Histoire*, on a rendu hommage à Jean-Jacques Lefebvre de la Société Royale du Canada et à sa carrière d'archiviste :

carrière laborieuse, féconde, au cours de laquelle il a poussé très loin le souci du détail et de son exactitude; souci nécessaire si l'on veut faire autre chose que des récits fantaisistes et collant bien peu à la réalité. On n'a pas dit, cependant, sa gentillesse et la bonne volonté qu'il a mise à aider les autres (historiens de métier ou comme moi du dimanche), dans leurs travaux de recherche ou dans la mise au point de leurs essais. De cela, je tiens à parler ici, car à moi, comme à tant d'autres, il a donné des renseignements utiles et il a indiqué de précieuses sources de documentation. Et cela, avec le seul désir de collaborer, sans autre récompense qu'un remerciement rapide ou une reconnaissance écrite de l'aide apportée. Grâce lui en soit rendue !

1er février

Autre mot d'enfant que me racontait ce midi à Saint-Jean Cap Ferrat, l'ami qui nous avait conduit dans une bien jolie hôtellerie pour y déjeuner. Il gronde son petit-fils et le regarde d'un air sévère. L'autre le fixe et lui dit : « Tu ne vas pas commencer à m'em . . . Non ? » Et il a six ans !

Du temps de mon père, l'enfant aurait reçu une raclée; nous, nous l'aurions tancé et secoué. Maintenant, on rit, après s'être senti un peu suffoqué. Évolution bonne ou mauvaise de l'éducation ? Je ne sais, mais il faut tenir compte de l'aptitude qu'ont les mioches à exprimer les protestations que nous aurions gardées pour nous autrefois. D'un autre côté, j'ai raconté ailleurs, comment, tout jeune, je quittais la famille au milieu de grands éclats de voix, certains jours, pour revenir un peu plus tard le caquet bien bas. Entre les deux, n'y a-t-il pas que le mot de Cambronne, employé maintenant assez librement pour qu'on ne s'en offusque plus ?



Nous venons de déjeuner avec Monsieur H. Après le repas, il nous a amené faire le tour de la presqu'île de Saint-Jean Cap Ferrat. Quel endroit ravissant que cette route longée par de très belles propriétés, qui appartiennent ou ont appartenu à des gens connus ou célèbres. Nous avons mangé dans un petit hôtel, au nom bien joli de « Della Robbia », dont la façade est ornée de ces faïences blanches et bleues, comme le maître en a tant fait. La maison a été construite par une demoiselle Benson, fille, semble-t-il, du fondateur de la maison Benson Hedges connue chez-nous depuis si longtemps. En nous pro-

menant par des routes sinueuses, notre hôte nous a indiqué la propriété en voie de lotissement de Somerset Maughan, où l'auteur anglais a écrit tant de ses livres qui ont choqué l'Angleterre, mais qu'on s'arrachait à une époque où ils semblaient bien osés. Qu'en penser maintenant en regard de ceux qui, d'audaces en audaces, n'hésitent pas à décrire les choses les plus crues et, souvent les plus putrides. Et dire que Thomas Chapais parlait ainsi des œuvres des Goncourt au siècle dernier ! Dire aussi que Victor Marguerite a été rayé des cadres de la Légion d'Honneur et de l'Académie pour avoir écrit *La Garçonne* !



C'est dans le film qu'on trouve les pires audaces. A Montréal, nous avons vu *Quiet Days in Clichy*, Germaine et moi. Nous avons fui avant la fin. Ici à Nice, on donnait le *Dernier Tango* qui n'est guère pire ou moins mal. L'un était l'éloge de la débauche dont Henry Miller aimait à se souvenir; débauche la plus crapuleuse. L'autre est l'étalage d'une bizarrerie qui frise la folie dans ses débordements. Sans être scandalisé, je n'aime pas ce genre de spectacles qui me cause un véritable dégoût, sinon un certain déséquilibre moral. Et dire que, dans le *Devoir*, reçu ce matin, on n'hésite pas à faire l'éloge du film. Non, non et non ! Pourquoi faut-il accepter tout ou presque tout sous le prétexte de ne pas paraître un vieux barbon bouché à l'émeri ? Le film est bien joué par Marlon Brando et sa partenaire de jeux lubriques. De dégoût en dégoût, elle finit par trouver la force de tuer son tourment quand il se moque de son père qu'elle aime encore. Tous deux sont d'excellents acteurs. Mais est-ce suffisant ?



Entendu deux choses bien agréables récemment : le deuxième concerto de Brahms à la Salle Bréa, où se tiennent beaucoup de congrès qui réunissent des gens s'intéressant aux affaires sociales, bien différentes d'un quatuor à cordes où tout est réglé à l'avance et immuable. Venu sous les auspices de l'amitié France-Allemagne, le quatuor Allan Berg nous a joué d'abord une œuvre de son maître, qui m'a laissé indifférent même si on a pour elle les plus grands égards : sorte de problème mathématique qu'il faudrait résoudre avec une règle à calcul s'il en existait pour analyser la musique de certains compositeurs modernes. Je ne suis pas hermétique à la musique contemporaine; mais je préfère l'autre qui m'apporte la paix de l'esprit et une joie certaine.

La seconde chose qui m'a plu — oh ! combien — c'est une conférence sur Gauguin : cet amoral dans sa vie privée, qui engrossait tout ce qui pouvait l'être dans les environs immédiats et qui, ensuite, fuyait devant ses responsabilités, superbement, sans remords, comme un être à qui tout est permis. Au milieu de cette débauche, Gauguin crée une œuvre extraordinaire, jugée incompréhensible et dont personne ne veut pendant longtemps, jusqu'au moment où le grand marchand d'objets d'art, Ambroise Vollard, la lance avec toute son autorité. Mais il est trop tard et, dans son île lointaine, Gauguin meurt seul, atteint de tous les maux possibles, après avoir monté contre lui justice, évêque, pasteur, qui malgré cela se disputeront son corps. Autre histoire qui serait putride, si à côté il n'y avait le souvenir d'un très grand peintre. Pourquoi faut-il que souvent entre la beauté de l'œuvre et la turpitude de l'homme, il y ait un pareil fossé ?



10 février

J'ai lu trois livres pendant ces semaines passées à Nice où il a fait beau presque tout le temps, avec un soleil vif, dans un ciel sans nuage et avec une température aux environs de 60° F. Deux d'entre eux m'ont beaucoup plu par un fond commun d'initiative, d'énergie et d'audace. L'un m'avait été donné avant mon départ, par Marie de l'Habitat. J'avais acheté l'autre sur le conseil d'une autre femme également douce et aimable qui demeure à Cimiez, dans ce quartier qui surplombe la ville. Elle est Canadienne. Elle n'a pas oublié son pays, au point d'être péquiste enragée qui mange du libéral, sans remords et sans se croire forcée de se confesser auprès des bons pères Franciscains, ses voisins. Elle m'a dit avec un sourire convaincant, un jour que son mari nous avait invités à déjeuner dans l'arrière-pays et qu'il nous avait conduit dans le petit village de Falicon, où Jules Romain a écrit un de ces « Hommes de Bonne Volonté » : « Lisez donc le dernier livre de Françoise Giroud : « Si je mens... ». J'ai suivi le conseil de cette aimable femme et je m'en suis bien trouvé. Quel livre vivant, intéressant, plein de sève que ces mémoires parlées d'une femme active, intelligente, pleine de courage et d'initiative et qui, à côté de Jean-Jacques Servan-Schreiber, a fait l'*Express*. Je n'ai jamais aimé cet hebdomadaire parce qu'on nous y dit trop ce qu'il faut savoir pour être dans la ligne des bien pensants de gauche. Mais quelle énergie et quelle initiative il y a dans cette vie tournée vers l'action et la fidélité à l'équipe !

Quoique bien différent, le premier livre est du même esprit. C'est l'histoire de Jean-Louis Barrault et de sa troupe. Barrault travaille avec Dullin d'abord, puis avec Copeau et à la Comédie Française. Il en sort et, alors, commence une grande aventure faite de succès, de triomphes et d'échecs qu'il raconte avec la même franchise. Il parle avec émotion aussi de Claudel, avec qui il a travaillé, des *Enfants du Paradis* et du *Soulier de Satin*, créés la même année, en 1943, comme de *Christophe Colomb*. Tout cela est réalisé avec des moyens limités, mais avec les gens qui l'entourent et l'appuient. Encore une fois, c'est l'équipe bien tenue en main par un homme, comme celle de *l'Express* l'était par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud.

Quelle vie mouvementée Barrault a eue ! A ses côtés, il y a Madeleine Renaud qui quitte tout à un moment donné — Comédie Française, propriété à Auteuil, confort et agrément d'une vie de tout repos — pour suivre son mari, ce forcené du théâtre, ce hors-cadre, qui cherche des formules nouvelles et les trouve au milieu des pires inquiétudes et, parfois, des déboires les plus angoissants. J'aime ces vies aventureuses où la chance est grande, même si, dans la mienne j'ai cherché à éviter le risque en y suppléant par l'acharnement au travail, la réflexion et une certaine imagination.

J'ai aimé le *Christophe Colomb* que Barrault nous avait joué à Montréal, au point d'acheter un disque qui lui était consacré et que j'ai gardé précieusement. Je suis retourné voir le spectacle, plus tard, un dimanche après-midi à l'Odéon, un jour que j'étais de passage à Paris. A côté de moi, il y avait un Américain qui, vers la fin de la représentation, a dit en se penchant vers moi : « Il faut un Français pour imaginer une chose pareille ». Le texte s'accompagnait de la musique de Darius Milhaud, que Barrault avait plus ou moins imposé à Claudel.

A Montréal, Monseigneur Maurault était un grand admirateur de Claudel - poète. Je me rappelle comme il en faisait l'éloge fréquemment au Cercle Ville-Marie, où il recevait ainsi que je l'ai déjà raconté, en toute simplicité dans un sous-sol de la Bibliothèque Saint-Sulpice qui appartenait encore à son Ordre. Jean Dufresne répondait en parlant de l'auteur de *Swann*, dont il faisait alors sa nourriture quotidienne.



Le livre de Barrault — *Mémoires pour Demain* — se termine sur ses souvenirs de mai 1968, avec l'Odéon mis à sac par les étudiants,

puis par des gens bien organisés qui transformèrent le mouvement de contestation en le submergeant. Il rappelle aussi comme il a été désespéré par l'attitude des milieux officiels, par celle de Malraux avec qui il avait travaillé autrefois. Le ministre refuse de l'entendre et le renvoie. C'est son spectacle sur Rabelais, qui le raccroche à la vie. Comme est donc partout le même ce corps sans âme qu'est le fonctionnarisme pris de peur ! Je l'avais constaté moi-même en 1924 à Ottawa au ministère du Commerce. On eut alors l'impression d'une baudruche sur laquelle rien n'agit, qu'on repousse et qui reprend sa forme dès que le point se retire.

A travers toute cette histoire d'un homme audacieux, vivant et intelligent qui cherche et trouve des solutions neuves, il y a, en filigrane, Madeleine Renaud qui accompagne son mari à travers vents et marées, avec un dévouement qui soutient celui qui se bat et dont la vie passe du succès à l'insuccès, à un rythme endiablé.



La politique passionne la France en ce moment. Je suis allé entendre le député-maire, Jacques Médecin, dans un bistrot où il parlait devant des gens du quartier de Cimiez. Et aussi un général Aubert au cours d'une conférence de presse tenue à l'Hôtel Plaza, arrosée de champagne, de whiskey ou de jus d'orange pour les estomacs délabrés. L'orateur était beaucoup plus sobre et se contentait de dire où en étaient les grands projets de la côte et ce qu'il avait fait pour les dépanner.

A travers les formations politiques qui portent des noms divers, la bataille est engagée entre la majorité de l'U.D.R., le bloc Socialo-Communiste et les réformateurs qu'inspirent ou dirigent Jean-Jacques Servan-Schreiber (qui parcourt la France en jet) et Jean Lecanuet. La situation du groupe U.D.R. paraît assez sérieuse pour que le président Georges Pompidou soit entré dans la bataille en prenant fait et cause contre la coalition des socialistes et des communistes. Les deux partis ont mis sur pied un programme commun, qui prévoit entre autres choses des nationalisations sur une grande échelle : banques, compagnies d'assurances et grandes industries, ainsi que des modifications à la Constitution; bref, un programme qui ne peut qu'effrayer la classe dirigeante, d'autant plus que les sondages (comme celui du *Figaro*) indiquaient à un moment donné quelque 47% des voix allant aux coalisés de gauche et 36% seulement au parti au pouvoir. Fait assez caractéristique, après le discours de Monsieur Pompidou, le pourcentage des uns et des

autres n'a varié que d'un point. Chose à noter aussi, des bourgeois comme notre ami H. nous disent : « Il faut donner une bonne leçon à la majorité ». Mais, n'est-ce-pas jouer avec le feu, tant l'électorat est instable et imprévisible aussi bien en France qu'au Canada, ainsi que l'ont montré les dernières élections.

Raymond Aron a résumé la situation dans le *Figaro*. C'est vraiment un remarquable écrivain qui ne se fait pas d'illusions, semble-t-il, sur les intentions ultimes du parti communiste, s'il arrive au pouvoir avec l'aide des socialistes. C'est sans doute cette perspective qui a fait sortir Monsieur Pompidou du silence. Or, fait un peu troublant, la répartition des votes n'a guère changé, comme je le note précédemment, malgré l'attaque à fond de train du président contre le groupe uni de la gauche. Sorti pour une fois de son rôle ordinaire d'arbitre, il lui a fallu prendre une attitude bien dangereuse pour l'avenir. Quelle sera, en effet, sa position, après les élections, s'il se trouve devant une majorité de gauche où la voix des Communistes serait prépondérante. Il demandera un référendum, dit-on dans certains milieux. Cela nous répugne à nous britanniques. Mais nous n'avons jamais été menacés par le communisme !

16 février

Il y a quelques jours, un conférencier nous a signalé que dans une île anglo-normande au large de la France, un texte de loi permettait que le mari batte sa femme pourvu :

- a) que le sang ne jaillisse pas;
- b) qu'il n'y ait aucun membre brisé;
- c) que l'œil ne soit pas atteint.

Tout en reconnaissant qu'il y avait là une manière un peu radicale de corriger sa conjointe, j'étais ravi ou je me montrais tel devant Germaine, qui ne prisait pas du tout cette prérogative accordée au seigneur et maître, prérogative qui remonte à l'époque où la Reine Mathilde faisait faire à Bayeux cette extraordinaire tapisserie qui rappelle la conquête de l'Angleterre par son époux Guillaume le Conquérant. La tapisserie (ce n'en est vraiment pas une puisqu'il s'agit d'une broderie) était d'ailleurs le sujet de la conférence à laquelle Germaine et moi assistions.

A l'époque de Guillaume, les mœurs étaient particulièrement rudes. Ainsi, Jean de la Varende rappelle qu'un jour qu'on s'était moqué de son origine bâtarde, Guillaume s'empara de la première enceinte du château qu'il assiégeait, fit découper les prisonniers en petits morceaux (comme la femme de Moore, place Dominion à Montréal) et en fit lancer les restes par ses hommes par dessus la deuxième enceinte en disant que les assiégés auraient le même sort s'ils ne se rendaient pas. Aimables mœurs auxquelles les Iroquois et les Hurons n'avaient rien à envier, à l'époque où les wigwams ne servaient pas encore à la vente des souvenirs pour touristes, mais à la garde sous couvert des prisonniers, en attendant qu'on les mette au supplice, avec un raffinement digne de tous les éloges.



Dans les Mémoires de Barrault à côté de la relation des aventures de théâtre, il y a des remarques amusantes, comme ce qu'il appelle *la loi du brochet*. Quand, dans un étang, les poissons sont laissés seuls, ils sont heureux peut-être mais leur chair est molle et leurs ébats tranquilles. Mettez-y un brochet dit Barrault. Aussitôt la vie change. Elle est agitée, le poisson prend de la vigueur parce qu'il doit se défendre. Vive donc le brochet, symbole de la concurrence ! Barrault accepte le combat dans son domaine. Il s'en réjouit. Il a sans doute raison. Rien ne force à agir comme la lutte. Or, bien paradoxalement, Barrault est attiré par tout ce qui est à gauche, ce qui est communisme, alors que l'un et l'autre tendent à faire disparaître cette concurrence qu'il reconnaît être à la base du succès individuel et collectif. Dans le régime qu'il favorise, c'est la loi du plus fort qui prédomine et qui prend d'autres formes pour sévir constamment, comme l'exil ou la prison.

Comme est contradictoire parfois cette politique qui brouille tout et fait nier l'évidence quand on veut raisonner sans tenir compte des faits !



La raison du plus fort est toujours la meilleure, note un collaborateur du *Figaro* à propos de la décision des États-Unis de dévaluer le dollar à nouveau. Tout cela est voulu, calculé pour mettre les États-Unis en meilleure posture dans leur lutte pour le commerce extérieur. Pour protéger la production intérieure, on avait d'abord imposé une hausse de dix pour cent des droits, qui avait eu un tel éclat dans notre pays en particulier et qui avait servi de monnaie d'échange par la suite.

Par la dévaluation, les États-Unis servent aussi leurs exportateurs. Tout cela serait de bonne guerre si le pays ne jouait un rôle aussi important dans le monde. De plus en plus, nous les petits pays, aurons le choix entre les deux et, bientôt, les trois grands, puisque la Chine entrera elle-même bientôt dans le concert des puissantes nations. Même s'il est moins dur d'être du côté U.S., il est bien désagréable d'être ainsi mené par un *rough rider*. En somme, tout devient question de degré. Espérons que bientôt on n'en sera pas réduit aux nuances.

Assez curieusement, hier, j'ai constaté à l'*American Express* que mes dollars canadiens étaient cotés comme les dollars américains. Et cependant, ce n'est pas nous qui avons dévalué. J'irai ailleurs d'ici mon départ. Peut-être les banques agissent-elles autrement. À l'avenir, ne devrais-je pas plutôt, pour le voyage, acheter des francs puisque c'est la monnaie que j'aurai à employer dans le pays ? Ainsi, je saurai au départ le coût du voyage. Tout cela est bien relatif puisqu'en somme il s'agit d'une différence de dix pour cent. D'un autre côté, c'est agaçant d'être balloté ainsi.

171

17 février

J'ai enterré *Maigret* ! Je n'écrirai plus, vient d'annoncer Georges Simenon. Peut-être a-t-il raison d'agir ainsi avant que, fatigué, son public ne lui tourne le dos ! Mais que fera-t-il ? Je me reposerai. Je me raconterai des histoires, aurait-il dit à un journaliste. Quel problème terrible que celui de la retraite pour ces hommes qui, toute leur vie, sont allés à une allure d'enfer et qui, tout à coup, doivent ralentir, faire autre chose. Le docteur Penfield au Canada, grand spécialiste du cerveau, disait, lui : « Il faut s'organiser une autre vie pendant qu'il est encore temps. » Il avait raison. Il ne faut pas, en effet, se résoudre à fumer sa pipe, à lire son journal, à traîner la savate dans son logement. Autrement, on se momifie et on meurt vite au milieu d'un pareil immobilisme, pire que tout.